

INFLUENCES ET MODÈLES ÉTRANGERS EN FRANCE

Université McGill
Les 8 et 9 septembre 2006

Salle 116 du Pavillon Peterson Hall
3460, rue McTavish, Montréal



Nicolas Poussin, *L'Enlèvement des Sabines*, 1637 (Musée du Louvre)

6^{ème} Colloque Jeunes chercheurs
du Cercle interuniversitaire d'études sur la République des Lettres
(CIERL, Université Laval)

Sous la direction de
Geneviève Langlois et Virginie Dufresne



Fonds de recherche
sur la société
et la culture
Québec



CIERL

CERCLE INTERUNIVERSITAIRE D'ÉTUDE SUR LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Influences et modèles étrangers en France
6^{ème} Colloque Jeunes chercheurs du CIERL
Université McGill

Journée du 8 septembre

8h30 Café et croissants

8h55 Mot de bienvenue prononcé par Frédéric Charbonneau

Première séance

Président de séance : Thierry Belleguic (Université Laval)

9h00 **VINOT, Julien**

Université de Montréal / Université d'Angers

Translatio studii et non studii dans les romans du XII^e siècle

Au Moyen Âge, l'idée de *traductio* est étroitement liée à celle plus concrète de transport ou de transfert, c'est-à-dire de *translatio*. Traduire un livre, c'est le transporter d'un lieu à un autre, c'est transmettre l'enseignement d'une civilisation à une autre. Ce sentiment de la mutabilité et de la migration du savoir que l'on appelle *translatio studii* s'accompagne d'une *translatio imperii* ; on assiste en effet à une progression de l'est vers l'ouest de la puissance et du pouvoir tant militaire qu'intellectuel.

Héritier d'une antique culture, le traducteur médiéval reconnaît son rôle médiatique de diffuseur qui se doit de faire passer les pensées et les connaissances des Anciens du monde des lettrés à celui des *illiterati*, de « cil qui n'entendent la letre » pour reprendre la formule de Benoît de Sainte-Maure. Le processus de la *translatio studii* s'énonce à travers le motif des nains juchés sur les épaules des géants, dont Bernard de Chartres serait à l'origine, et qu'une autre figure prestigieuse du XII^e siècle, Jean de Salisbury, reprend dans son *Metalogicon* dont le propos est de montrer le rôle de la culture et des lettres dans la pensée chrétienne. Ainsi les romans du XII^e siècle sont-ils marqués du sceau de la transmission du savoir antique. Le *topos* exordial qui manifeste la fierté d'avoir reçu en dépôt le savoir et l'inquiétude de le laisser perdre ou corrompre est récurrent dans les prologues des romans.

Après que nous aurons défini la *translatio studii* et étudié ses premières manifestations dans les romans médiévaux, nous nous proposons de montrer les intentions didactiques d'un auteur de la fin du XII^e siècle, Hue de Rotelande, qui l'exalte à son profit pour mieux la subvertir et la congédier. En effet, pour lui, le *topos* de la *translatio studii* implique tant un transfert culturel qu'un héritage, et héritier ne dit pas seulement successeur, mais aussi nouveau maître et nouveau projet.

9h30 **LEBLANC, David**

Université Laval

Sur les spectrales accointances de Rose, Nature et Faux Semblant dans le Miroir aux Amoureux de Jean de Meun

Sujet pour ainsi dire « fantôme » de ma communication, les personnifications poétiques du *Roman de la Rose* (v. 1225-1235) ne semblent plus tenir à grand-chose devant le *Miroir* omniscient de Jean de Meun (v. 1269-1278), continuateur dont l'érudition et l'ambition philosophique permettent de replacer les éléments du poème original dans un contexte plus large, la figure de la Rose passant tacitement de la métaphore de la Dame à la métonymie d'une Dame encore plus grande, à savoir Nature, gardienne des formes et de l'ordre des choses terrestres. Une telle relance de la figure centrale du poème permet dès lors à Jean de renchérir sur les visées didactiques de son prédécesseur, le régime dialogique imposé par son *Miroir* et la révélation de Faux Semblant donnant aux personnifications initiales l'aspect de simples spectres rhétoriques, l'image anonyme du fantôme valant finalement pour la masse des hommes et des femmes dans leur inexorable marche vers l'amour, la reproduction et la mort.

10h00 **OUELLET, Esther**

Université Laval

La Vallée Perilleuse de Jean de Mandeville : une traversée initiatique

Certains lieux à l'époque médiévale semblent auréolés de mysticisme, au croisement de différentes sphères d'existence, lieux par excellence de rencontres entre le monde spirituel et le monde terrestre. Dans les relations de voyage, les pèlerins, les voyageurs et autres adeptes d'érémisme racontent des aventures fabuleuses où, sur une montagne, sur une île inhabitée, ou aux confins d'un désert, le merveilleux, le divin ou le diabolique se manifestent à leurs regards ébahis. Le *Livre des merveilles du monde* (1356) de Jean de Mandeville, une relation du 14^e siècle racontant un voyage fictif de l'Angleterre à l'Orient, reprend, dans l'épisode de la Vallée Perilleuse, une traversée du désert de Gobi que le franciscain Odoric de Pordenone décrivait déjà dans son *Itinerarium* (1351). Dans le cadre de cette communication, nous proposons une analyse de la fonction poétique et littéraire de la traversée du désert dans le *Livre* de Mandeville. Nous verrons, d'une part, comment le chevalier utilise la rhétorique du merveilleux pour construire un espace hostile et sacré et, d'autre part, comment la traversée du désert devient un rituel initiatique pour le voyageur.

10h30 Pause

Deuxième séance

Présidente de séance : Lucie Desjardins (UQÀM)

11h00 **SRIBNAI, Judith**

Université de Paris IV-Sorbonne

Portrait de l'honnête homme chez Théophile de Viau : Influence et contre-modèle du Cortegiano et de la Conversazione civile

Nous proposons d'étudier le rapport qui existe entre *influence* et *modèle* à travers la question de la constitution d'une identité : comment s'élabore une identité singulière lorsqu'elle est aux prises avec ces forces extérieures que sont l'influence et le modèle, forces doublement extérieures puisque venues de l'étranger ? Nous partirons d'une différence d'ordre temporel entre l'*influence*, marquée par son action à long terme et dont les limites et les contours ne sont pas toujours immédiatement visibles, et le *modèle*, plus directement perceptible, en particulier pour celui qui l'imité ou le reproduit. C'est sous cet angle que nous interrogerons la place dans le roman d'un idéal humain véhiculé par deux textes italiens : le *Cortegiano* de B. Castiglione et la *Conversazione civile* de S. Guazzo. On sait l'importance de ces deux ouvrages dans la France du XVI^e siècle qui à la fois adapte et fait la satire de ces deux modèles. Pauline M. Smith notamment, dans son ouvrage *The anti-courtier trend in sixteenth century french literature*, en étudie les ressorts. Le début du XVII^e siècle hérite en grande partie de cette relation complexe au modèle, faite d'une dialectique entre imitation et refus de se confondre avec l'*autre*. Le cas de la *Première Journée* de Théophile de Viau en est exemplaire : prenant presque systématiquement le contre-pied du modèle italien, il brosse en filigrane un portrait idéal de l'honnête homme à la française. Une étude de détail de ce texte pourra permettre de mettre en lumière quelques aspects de la question : la permanence de certains modèles qui oblige à se positionner par rapport au modèle lui-même et par rapport à ses imitateurs (du *Cortegiano* de Castiglione à *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la cour* de Nicolas Faret), ainsi que la démarche qui consiste à se penser à l'encontre d'une figure typique pour se fonder une identité propre. À terme c'est à la problématique d'un double rapport à l'étranger que nous conduira cette étude : permanence d'une influence quant aux *lieux* de définition de soi (l'espace public et spectaculaire de la cour, les enjeux et modalités de la conversation par exemple) et élaboration d'une nouvelle figure de l'honnête homme.

11h30 **BEAUSOLEIL, Mireille**

Université de Montréal

Le fléau féminin : influences antiques et étrangères sur la représentation satirique de la femme au XVII^e siècle

Dans ses *Stances du mariage*, Philippe Desportes utilise la fable de Pandore pour stigmatiser celle qui rend « le genre humain de tout point misérable ».

Ce modèle n'est autre que la *femina simplex* : « la femelle dans toute sa vérité » (Juvénal) qui hante l'imaginaire satirique à la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle. Les poètes mettent en scène une représentation fantasmatique – qualifiée de « fléau féminin » – qui prétend exhiber le vrai visage de la femme. Celui-ci se révèle pluriel puisque plusieurs modèles mythiques et satiriques sont convoqués pour créer cet être hybride qu'est le fléau féminin. En plus de s'inspirer de ces formes imposées par une tradition en défaveur des femmes, l'imaginaire satirique s'enrichit au contact des œuvres des satiristes latins (en particulier Juvénal) et des auteurs européens de la Renaissance (Rojas, Quevedo, l'Arioste, Pétrarque). Ces influences antiques et étrangères retiendront mon attention dans le cadre du colloque. Pour quelles raisons sont-elles sollicitées ? Quels effets créent-elles dans le texte ? Il importe, dans un premier temps, de s'interroger sur l'origine de la *femina simplex* – véritable source d'inspiration du fléau féminin satirique – et de mesurer, en particulier, l'influence de Juvénal. Puis, étant perméable aux littératures

espagnoles et italiennes, la satire française s'est inspirée de modèles (dont Célestine ou Nanna) et de topiques (dont le pétrarquisme) qui personnalisent, à leur tour, le fléau féminin. Je tâcherai de mettre en valeur ces références tout en m'intéressant, plus précisément, à leur traitement. Les satiristes reprennent-ils intégralement ces stéréotypes féminins ? Quelle est la part d'imitation ? En étayant ces influences, je serai amenée à mieux saisir les *topoi* qui régissent la composition de cette représentation fantasmatique qu'est le fléau féminin.

12h00 Lunch

Troisième séance Président de séance : Éric Méchoulan (Université de Montréal)

14h00 **BROUSSEAU, Véronique**

Université du Québec à Rimouski

Georgette de Montenay et la transposition chrétienne des Emblèmes d'Alciat

L'auteure des *Emblèmes ou devises chrestiennes* (1571), Georgette de Montenay, affirme dans son épître au lecteur qu'en découvrant les emblèmes de l'Italien Alciat, le désir lui prit de constituer son propre recueil.

Bien que Georgette de Montenay se conforme à la pratique de l'emblème inaugurée par Alciat (l'image, la devise et le huitain), le message présent dans ses emblèmes s'éloigne de celui du modèle initial par une intention propre à séduire un lectorat calviniste. Georgette de Montenay utilise l'allégorie biblique dans un but chrétien et prosélyte, tandis que Alciat puise dans l'Antiquité grecque la matière pour ses emblèmes dans un projet plus humaniste et mythologique.

Ma proposition porte donc sur la réappropriation chrétienne du genre emblématique par Georgette de Montenay et le graveur Pierre Woerriot. Cette réappropriation procède d'une critique implicite de l'humanisme italien comme porteur d'une dérive paganisante, proche en cela du de la sensibilité du *Ciceronianus* (1528) d'Érasme et de l'humanisme du Nord.

14h30 **DION, Nicholas**

Université Laval / Université Paris IV-Sorbonne

« *Verbosa gaudet Venus loquella* » : *inuentio et dispositio dans Les Amours de Catulle de Jean de La Chapelle*

Dans son roman *Les amours de Catulle* (1680), Jean de La Chapelle ne donne pas qu'une simple traduction « romancée » de l'œuvre catulienne : il puise dans le *Catulli Veronensis Liber* des événements « biographiques » qu'il fond aux données historiques afin de constituer sa Fable, en même temps qu'il réaménage selon ce repérage chronologique l'ordre factice du recueil latin. L'œuvre narrative ainsi créée n'est peut-être pas autant en porte-à-faux qu'elle n'en a l'air, puisque ce jeu entre le projet poétique et la revendication des sources historiques, loin d'être étranger à l'esthétique classique, participe aussi, croyons-nous, du goût prononcé pour les « histoires secrètes » qui prévaut en cette fin de siècle. De la traduction littérale à l'amplification, de la poésie à la

narration, de l'histoire au roman, *Les amours de Catulle* sont traversés par une multitude d'objets — que la facture de l'ouvrage bouscule ostensiblement — chers aux théoriciens du Grand Siècle qui nous permettrons d'interroger la place de cette œuvre dans l'évolution du roman français.

15h00 Pause

Quatrième séance Président de séance : Marc André Bernier (UQTR)

15h30 **CLOUTIER, Annie**

Université Laval

Du gentilhomme anglais comme interlocuteur idéal : Louis Sébastien Mercier et l'émulation anglaise

De ses premiers à ses derniers écrits, Louis Sébastien Mercier a toujours eu un bon mot pour ses voisins d'outre-Manche. Il n'hésitera d'ailleurs pas à faire d'une conversation avec un gentilhomme anglais l'amorce d'ouvrages — que l'on pense notamment à son *An 2440* ainsi qu'à ses *Entretiens du Palais-Royal de Paris*. Interlocuteur idéal, l'Anglais, par son regard étranger, présente les absurdités parisiennes avec l'accord, tacite ou non, de l'auteur.

Si Mercier présente à quelques reprises la rivalité entre les deux capitales — rivalité surtout décrite dans *L'an 2440* et dans *Le parallèle de Paris et de Londres* —, ce n'est pas tant pour nourrir une querelle stérile dans laquelle il donnerait la supériorité à Londres, mais bien pour inciter les Français au surpassement. Ainsi, cette comparaison participe davantage d'une volonté d'amélioration par la stimulation qu'opère l'exemple anglais, plutôt que d'une admiration aveugle.

Dans le cadre de notre communication, il s'agira tout d'abord de présenter les différentes conversations qu'entretient l'auteur avec ses personnages anglais. En second lieu, nous nous attarderons à la place qu'occupent ces discussions dans l'œuvre de l'auteur et à l'utilisation stratégique qu'il fait du regard étranger posé sur Paris. Nous terminerons notre intervention en nous attachant plus spécifiquement au modèle anglais comme idéal à imiter, la supposée anglomanie de l'auteur devenant, sous sa plume, un simple outil d'émulation.

16h00 **DUBEAU, Catherine**

Université Laval

Mrs Spectator : journal, comptes moraux et tyrannie de l'introspection dans les Mélanges et les Nouveaux mélanges de Suzanne Necker

Les *Mélanges extraits des manuscrits de Madame Necker* et les *Nouveaux mélanges*, choisis et édités par les soins de Jacques Necker en 1798 et 1801, se présentent comme une suite de réflexions intimes sur « les intérêts du cœur et de l'esprit, la morale, la religion, le bonheur, la métaphysique, la littérature, l'art de parler et d'écrire, et sur tous les moyens encore de s'élever soi-même et de se perfectionner » (*NM I*, p. v et x).

Notre communication portera sur un fragment du premier tome des *Nouveaux mélanges*, « Sur un nouveau genre de spectateur » (*NMI*, p. 62-70), où se trouvent conjointement énoncées l'influence du *Spectator* de Steele et Addison et la récupération du modèle à des fins morales, notamment dans le cadre d'un journal élevé au rang d'outil introspectif par excellence. La méthode du *Spectator* (réflexions morales et observations sur la nature humaine couplées d'humour) a fait ses preuves et son agent, M^r Spectator, flegmatique promoteur du *gentleman* et de la *gentlewoman* vertueux, avait tout pour séduire Madame Necker : voir sans être vu, conserver sa lucidité en toute circonstance, connaître les passions sans les ressentir. La création d'un spectateur intérieur sur le modèle du *Spectator* est manifestement irriguée par ce fantasme de *devenir* pour soi-même M^r Spectator, d'acquiescer cette vision infaillible, omnipotente.

Par delà le désir légitime de consigner pensées et maximes, Madame Necker fait de son journal l'espace d'une introspection tyrannique : là se lovent les marques vacillantes d'un espoir et d'une faillite à atteindre un idéal nourri de vertu et d'intentions expiatoires (le souvenir des parents perdus, et en particulier les reproches que s'adresse Madame Necker au sujet des derniers moments passés auprès de sa mère mourante, hantent ses écrits et guident l'entreprise de perfectionnement moral). Le journal ne saurait ici être restreint à une fonction exutoire, mais s'institue en agent primordial d'une incessante activité de surveillance et d'autocorrection qui transforme le modèle anglais en vecteur d'une acuité tortionnaire.

16h30 **PLANTE, Manon**

Université Laval

La nuit et l'obscurité sont-elles des thèmes « étrangers » aux Lumières françaises?

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, un certain pan de la littérature produite en France s'intéresse particulièrement aux thèmes de la nuit et de l'obscurité. On n'a qu'à penser aux *Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne (1788-1789), à l'*Expédition nocturne autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (1799-1823), ou encore à l'*Aldomen ou Bonheur dans l'obscurité* de Senancour (1795). On juge habituellement que l'engouement pour ces thèmes découle de la lecture assez répandue en France des romans gothiques anglais et des poésies nocturnes d'Ossian et de Young, ou encore de l'influence préromantique allemande.

Si l'idée que la littérature française de l'Ancien Régime en est une de « clarté » et que les littératures anglaise et allemande de la fin du XVIII^e siècle intègrent une « obscurité » étrangère aux Français est bien sûr fondée sur des faits réels, nous croyons toutefois qu'elle doit être nuancée.

Dans le cadre de cette communication, nous nous proposons d'examiner les thèmes de la nuit et de l'obscurité dans la littérature française de la fin des Lumières et d'analyser en quoi cette littérature s'inspire bel et bien des littératures anglaise et allemande, mais aussi en quoi elle est originale aux Français.

Journée du 9 septembre

8h30 Café et croissants

Première séance

Président de séance : Pascal Bastien (UQÀM)

9h00 **LEVESQUE, Mathilde**

Université de Paris IV-Sorbonne

Les États et Empires de la Lune et du Soleil *de Cyrano de Bergerac : des romans « habillés à l'espagnole » ?*

La rédaction des deux romans de Cyrano est empreinte du climat de la guerre de trente ans, qui a opposé sur bien des points la France et l'Espagne, jusqu'au traité des Pyrénées, le 7 novembre 1659, soit quatre ans après la mort de Cyrano. Dans cette perspective, il nous semble que l'Espagne est présente non seulement dans le contexte contemporain de l'auteur, mais aussi, et c'est là notre propos, dans ses œuvres.

Notre étude viserait à examiner les modalités et les fonctions du *modèle* espagnol, ainsi que le nécessaire gauchissement de ce modèle sous la plume cyranienne. Tout d'abord, l'inspiration picaresque, dans la lignée de *La Vida de Lazarillo de Tormes*, de *Guzmán de Alfarache* et de *Don Quijote*, œuvres encore récentes, fait l'objet de toute l'ouverture du *Soleil* : on retrouve dans ces pages les attentes du genre, ainsi que le statut ambigu du *picaro*, marginal errant, mais aussi héros d'une aventure initiatique qui invite à réfléchir sur la relativité du monde.

Par ailleurs, nous étudierons le personnage de Gonzales dans la *Lune*, lui-même hérité d'un roman de Godwin, et plus précisément l'influence sur le narrateur de ce sévillan fêru d'« imagination en liberté ». Dans cette perspective, nous nous intéresserons au champ lexical et à la dimension symbolique de l'Espagne, à travers le *topos* de l'« aventurier », mais aussi à travers l'étude des expressions et images relatives à ce pays.

Dans la mesure où le *criado de vuestra mercede* de Gonzales est la seule mention explicite d'un idiome étranger dans ces romans où tous les personnages sont pourtant polyglottes, nous réfléchissons plus largement sur la notion d'*emprunt*, au sens linguistique bien-sûr, mais aussi au sens d'absorption de modèles sociaux et littéraires étrangers.

Enfin, nous reviendrons sur l'hommage hispanophone rendu à Cyrano, notamment dans le poème de Ruben Dario, « Cyrano en España », qui établit explicitement un parallèle entre Don Quichotte et Cyrano, et s'adresse en ces termes à ce dernier : « *Castilla te da su idioma ; y tu alma, como tu espalda, brilla al sol que allá en sus tiempos no se ocultó en España* » (nous traduisons : « La Castille te donne sa langue ; et ton âme, de même que ton épée, brille à la lumière de ce soleil qui, en d'autres temps, ne se cacha pas en Espagne »).

9h30 **TRIBOUT, Bruno**

Université de Montréal / Université de Paris IV-Sorbonne

Titre provisoire : *La clémence d'Auguste : avatars d'un motif historiographique au tournant des XVI^e et XVII^e siècles*

Au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, la clémence entre dans une période de crise, produit (ou peut-être opérateur) de l'effondrement de l'édifice aristotélicien et de l'invention de la modernité politique. Tandis que la *praxis* aristotélicienne articulait l'universel et le particulier (de façon à *bien vivre*), les impératifs de l'époque moderne (*vivre, voire survivre...*) imposent en effet une renégociation des fins morales, qui deviennent éminemment contingentes, relatives : dès lors, les anciens cadres éthiques doivent être repensés, et c'est dans cette perspective que nous nous attacherons à un motif particulier de la clémence : l'exemple canonique de la clémence d'Auguste.

Argument essentiel du *De Clementia* de Sénèque, la clémence d'Auguste est d'abord christianisée, dans un rapprochement avec la miséricorde et surtout le pardon, à travers les éditions et commentaires de Sénèque par Erasme (1515) et Calvin (1532). Mais, avec la cassure des guerres civiles dites de Religion, la clémence entre dans l'ère du soupçon qui pèse sur les vertus cardinales. Elle est ainsi relue par Montaigne dans le sens d'un scepticisme radical : en l'opposant à la clémence du duc de Guise, Montaigne parvient à faire du modèle canonique de la clémence d'Auguste un véritable contre-exemple. De leur côté, Charron, Naudé puis Balzac mettent l'accent sur l'essentielle « impureté » de la clémence consubstantiellement liée à des fins stratégiques (renouant donc avec les commentaires mitigés de Suétone et de Tacite sur le compte d'Auguste). Si l'on doit sans doute faire une place à part à l'Auguste de Corneille, c'est que *Cinna* réutilise le néo-stoïcisme chrétien comme une arme pour réagir contre la « raison d'Enfer » propagée dans les décennies qui précèdent.

Trois scansion de la clémence d'Auguste se dessinent alors – christianisée, politique, héroïque –, qui nous permettent d'évaluer le devenir d'un modèle éthique ancien dans les turbulences de la première modernité.

10h00 Pause

Deuxième séance

Président de séance : Frédéric Charbonneau (Université McGill)

10h30 **BASSO, Aurélie**

Université de Paris IV-Sorbonne

Relire la chantefable au pays des fées : Aucassin et Nicolette (de la traduction de Lacurne de Ste-Palaye à Étoilette de Mademoiselle de Lubert, 1752)

...Ou comment forger un médiéval qui vient tout droit de Romancie. Marie-Madeleine de Lubert, plus volontiers mise en avant pour sa connaissance exhaustive des conteurs de la fin du XVII^e siècle et pour ses créatures hybrides, aborde ici sa « deuxième période ».

Elle s'intéresse alors aux veillées pseudo-paysannes, au roman oriental et surtout au merveilleux du Moyen-Âge, relisant des oeuvres plus anciennes au moment où le conte

de fées tel qu'on l'a connu jusqu'alors s'épuise. *Étoilette* a été publié pour la première fois en 1752 à Paris et inséré dans une réédition de M^{me} de Murat présentée par Lubert. Il s'agit d'une adaptation assez fidèle au texte d'*Aucassin et Nicolette*, traduit et publié en 1752 et 1756 par Lacurne de Saint-Palaye. Chez Lacurne comme chez Lubert, on trouve une vision nostalgique du Moyen-Âge, mais tandis que celui-là veut faire oeuvre d'historien et de traducteur, celle-ci amalgame son texte source au ton qu'elle affectionne d'ordinaire. La conteuse en altère peu le canevas mais introduit un décor de conte et développe considérablement les dialogues : la chantefable rentre alors dans le domaine de la féerie et du romanesque.

L'auteur s'intéresse au même moment à *Amadis des Gaules*, dont elle proposera une adaptation peu après. La traduction de Lacurne sera reprise une fois encore en 1780 pour une parodie, *Marcassin et Tourlourette*.

11h00 **MINEAU, Caroline**

Université Laval

La notion de sincérité et les enjeux moraux de l'écriture de soi chez Rousseau

À la fois héritier et précurseur, Rousseau, par son projet de faire de l'histoire de sa vie « un ouvrage unique par une véracité sans exemple », a marqué une étape importante dans l'évolution de la notion de sincérité du début de l'époque moderne à nos jours. Dans ses premiers écrits, il s'est arrogé le titre de défenseur de ce que son siècle appelait une « vertu précieuse dans le commerce de la vie, qui empêche de parler autrement qu'on ne pense » (*Dictionnaire de Trévoux*, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, VIII, p. 274). Ensuite, en élaborant sa notion de conscience et en faisant de la sincérité un projet d'écriture de soi, il a joint à la définition strictement communicationnelle de son temps l'exigence de véracité à soi-même que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'*authenticité*. Je me propose, dans le cadre de cette communication, d'aborder ces deux aspects de la sincérité chez Rousseau – le rapport à soi et le rapport à l'autre – en faisant ressortir les liens entre l'idéal moral d'unité issu de l'anthropologie rousseauiste et la notion de sincérité développée dans les *Confessions* et les *Rêveries du promeneur solitaire*.

La question du rapport sincère à soi ne peut manquer de rappeler la maxime « connais-toi toi-même », qui, entre autres par l'entremise de Platon, s'est affirmée comme un problème central de la culture occidentale. Afin de faire ressortir les exigences spécifiques de la sincérité rousseauiste en matière de véracité à soi-même, je mettrai en relation le rôle attribué au sentiment dans l'anthropologie rousseauiste avec le thème du rapport à soi développé dans les *Confessions* et la réflexion sur le mensonge dans la Quatrième promenade. Il apparaîtra que la vérité visée par la sincérité rousseauiste n'est pas celle qui concerne l'exactitude factuelle ou l'usage strict de la raison, mais celle qui s'intéresse à la justice et à la morale.

En tant que rapport à l'autre, la sincérité vise la transmission à un tiers de ce qui a été découvert dans le rapport réussi à soi. J'examinerai donc, à partir de l'idéal de communication immédiate issu de la théorie rousseauiste du langage, jusqu'à quel point l'écriture rend possible la réalisation de cet idéal. Puisqu'il s'agit, selon Rousseau, de transmettre une vérité morale et une vérité juste, je suggérerai que la sincérité dans

l'écriture de soi doit faire appel à des procédés fictionnels rapprochant l'autobiographie du roman.

11h30 **PARADIS, Swann**

Université Laval

Le castor à la rescousse du pygargue à tête blanche : éléments de canadianophilie et d'américanophobie dans l'Histoire naturelle de Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788).

Dans la foulée de l'orientalisme et de l'anglomanie qui sous-tend la France des Lumières, on oublie souvent cet aspect parallèle de l'eurocentrisme ambiant qui se nourrit entre autres à l'inexorable sentiment de supériorité "naturelle" qui conforte devant l'inconnu du Nouveau Monde.

Sous le couvert d'une caution scientifique — discutable — notamment dérivée de la théorie des climats de Maupertuis, Buffon, après avoir bien marqué la dégénérescence de l'Américain par rapport à l'Européen, va pousser cette logique des climats à son extrême en présentant une description originale de l'insuffisance des espèces animales américaines en regard de celles de l'Ancien Continent.

Dans cette optique, nous entendons présenter comment Buffon se veut non seulement le représentant d'un courant dominant au Siècle des Lumières, qui prétend expliquer l'infériorité naturelle des habitants originaires du continent américain — thèse rapidement conspuée par Franklin et Jefferson —, mais aussi l'augure d'une société qui — la corrélations contemporaines nous feront sourire, peut-être, jaune — de la dégénérescence d'un peuple condamné d'avance malgré ses vellétés de puissance et de modernisme. À l'aide de cas de figure (le castor canadien), nous tenterons de démontrer que la théorie de la dégénération se trouve toutefois tempérée par ce visiteur impromptu : à la rescousse des ses voisins du Sud et de son emblème (le pygargue à tête blanche ou aigle américain), l'icône canadienne, par sa probité et sa sociabilité, représente un système qui préfigure une étrange vision idéaliste de la République toute proche.

12h00 Mot de la fin prononcé par Frédéric Charbonneau
Vin d'honneur et lunch